

Chapitre un

– C’est officiel, ma belle, l’hiver vient de commencer !

Je laisse retomber la porte de la faculté et jette un œil acerbe à l’épaisse couche de neige qui recouvre le sol. Tout en grommelant, je resserre mon écharpe pour empêcher le vent de se frayer un chemin jusqu’à mon cou et murmure :

– C’est vrai, ce qu’on dit. Au Québec, soit c’est l’hiver, soit c’est bientôt l’hiver. Ce n’était pas hier la fin de l’été ?

Cécile émet un petit soupir rieur avant de protester :

– Arrête. Moi je compte les jours qui nous séparent du début de cette aventure hivernale. Depuis le temps que j’en entends parler. Je crois que j’ai traversé l’Atlantique seulement pour ça.

Mais oui, bien sûr, et moi je suis la fille cachée de la princesse Diana.

– On en rediscutera quand tu auras goûté au grésil, à la poudrierie, au facteur vent et aux chaussées glacées.

Elle hausse les épaules pour me signifier que tout ça ne lui fait pas peur et je secoue la tête, attendrie. Moi aussi, en novembre dernier, j'étais impatiente de baigner dans tout ce folklore hivernal *made in Québec*. Moi aussi, lorsque les premières gelées sont apparues, je mourais d'envie de découvrir les sensations que provoquent les moins trente degrés sur la peau. Oui, oui, vous avez bien lu. Et je vous rassure tout de suite, je suis saine d'esprit. La curiosité nous pousse à désirer des choses étranges parfois. Cela étant dit, je pense que pour cette deuxième édition, je vais rejoindre la majorité et me plaindre. La température est à peine en dessous de zéro que je suis déjà frigorifiée. Heureusement que vous avez Stéphane Archambault. C'est lui qui me garde ici ! Chaque fois que je tombe sur *Rumeurs*, j'ai envie de le manger.

Cécile et moi pressons le pas vers l'arrêt de bus tandis que les flocons dansent autour de nous, éclairés par les lampadaires qui jalonnent la rue. Je n'ai qu'une hâte, rentrer chez moi pour réaliser dans l'ordre la liste suivante :

1. Vérifier si Samuel m'a appelée ;
2. Vérifier si Samuel m'a envoyé un courriel ;
3. Grignoter deux ou trois biscuits au chocolat pendant qu'une eau chaude, parfumée à la vanille, remplira la baignoire ;
4. Me prélasser dans ledit bain pendant une heure ;
5. En ressortir détendue et partager du poulet ou une pizza garnie sans champignons avec Maxim, mon colocataire.

Le jeudi soir en général, c'est *la* soirée de hockey de la semaine à la maison et Maxim nous commande toujours quelque chose pour regarder le match. Une fois rassasiée,

je le laisse s'extasier devant ces athlètes en patins à glace qui me laissent... de glace et m'enferme dans ma chambre en quête d'inspiration. J'écris. Oui, je sais, ça fait pompeux dit comme ça, surtout que je n'ai jamais rien publié, à part une petite nouvelle, mais ça sonne bien à mes oreilles. Alors, j'écris. Quand j'y arrive. Quand les mots refusent de sortir de leur tanière, en l'occurrence de mon esprit sinueux et tourmenté, je n'insiste pas. J'éteins mon portable et me plonge dans les concertos de piano de Chopin.

Mon esprit est déjà bien au chaud sous ma couette lorsque mon corps, lui, arrive près du pavillon Desjardins. Je sautille sur place pour empêcher mon sang de figer dans mes veines et me sermonne mentalement : « Tu as connu bien pire qu'un minable zéro degré, Isa, ça suffit tes bêtises ! »

C'est vrai, zéro degré, c'est ce qu'on appelle une température clémente ici. D'ailleurs, en mars, quand les Miss Météo annoncent la fin des gelées, c'est comme si c'était Noël. Au placard ces gants, ces bonnets et ces manteaux qui nous défont la silhouette ! Au placard les chandails en poil de yack ! Place au festival des jupes et des robes bain de soleil ! En attendant ce jour béni, ce sont plutôt mes mitaines en laine que je vais dépoussiérer en arrivant chez moi. Je suis au bord de l'hypothermie lorsque le 801 s'arrête à ma hauteur.

Les choses étant bien faites, je n'habite qu'à deux arrêts de l'université et, en à peine cinq minutes, je souhaite une bonne soirée à Cécile et descends sans tarder. Je marche d'un pas vif et seul un infinitésimal soupçon d'orgueil me retient de ne pas courir jusque chez moi. Une fois devant ma porte, je me débarrasse de mes bottes à la hâte. J'enfonce la clé dans la serrure, tourne la poignée et me dirige sans attendre vers la console où trône mon Saint-Graal. Avec une insupportable insolence, la lumière rouge de mon répondeur me nargue en

restand obstinément fixe. Histoire de m'assurer que cette saleté de machine n'a pas décidé de me jouer un tour, j'appuie tout de même sur « lecture ».

« Arrête de vérifier tout le temps si tu as des messages. Non, personne n'a essayé de te joindre. Ni Samuel, ni tes amis, ni personne. Get a life ! »

Je rêve. Non mais je rêve. Dire que j'ai acheté cet instrument de torture moi-même. Mon penchant pour le masochisme m'étonnera toujours. Je file dans ma chambre allumer mon ordinateur, double-clique sur l'icône de mon navigateur et mon cœur s'emballe. Mon cœur s'emballe toujours pour pas grand-chose.

Boîte de réception vide. Rien. Aucun courriel. Pas même un pourriel. Personne n'a envie de me vendre du Viagra, un allongement du pénis ou un produit laxatif pour perdre du poids aujourd'hui ?

« Arrête de vérifier tout le temps si tu as des messages... »

Je claque le couvercle de mon portable, bondis de mon fauteuil et m'assois en tailleur (ou en Indien si vous préférez) à même le sol. Je m'adosse contre mon lit et pousse un soupir à me couper le souffle. Je ne comprends pas. Non, vraiment, je ne comprends pas. Six jours sans nouvelles de Samuel. Six jours. D'accord, il n'a jamais été du genre à m'appeler toutes les vingt secondes, même au début de notre relation, mais six jours de silence radio, ça, il ne me l'avait jamais fait.

Étudiant lui aussi à l'Université Laval, nous nous sommes rencontrés cinquante et un jours plus tôt, lors d'un match du Rouge et Or. Match qui à l'origine n'était pas du tout prévu dans mon programme. Je suis une fille – si vous suivez, vous commencez à vous en douter, sinon recommencez depuis

le début – et en tant que telle, je revendique mon droit de détester le hockey, le football américain*, le rugby et tous ces trucs-là. Franchement, c'est quoi l'intérêt de regarder pendant trois heures des hommes se faire plaquer au sol ? Mais Marie-Anne, une amie québécoise, ne l'entendait pas de cette oreille. Ayant obtenu des billets par je ne sais qui, elle nous a affirmé, à Cécile et moi, qu'il était inconcevable de vivre en Amérique du Nord sans assister au moins une fois à une partie. Nous n'avons pu que nous incliner face à cet argument implacable.

À peine installée dans les gradins, elle a tenté de parfaire notre éducation en nous expliquant les règles du jeu. Si Cécile a été attentive jusqu'au bout, moi j'ai décroché au milieu des essais, des touchés, des bottés et des verges. J'étais venue pour lui faire plaisir, pas pour devenir une inconditionnelle de ce sport. Et puis d'abord, c'est quoi ce jeu où l'on parle de verges ?

Il faisait particulièrement doux pour une fin de septembre et l'ambiance était survoltée. Le Rouge et Or massacrait les Bishop's Gaiters. Entre deux hot-dogs dont les odeurs piquantes montaient jusqu'à nous, les spectateurs jouissaient de voir s'écrouler l'équipe adverse. Score final : 29-0.

Samuel était assis à une dizaine de mètres de nous. On se lançait quelques regards. Il me souriait et je lui rendais ses sourires. J'étais assez fière qu'entre Marie-Anne, une belle grande blonde avec des yeux bleus angéliques qui aurait pu être mannequin si elle n'avait pas trouvé ça futile, et Cécile, une brune au corps de déesse, ce soit moi qu'il remarque. Moi avec mes cheveux châtain, mes yeux bruns, ma taille normale, mon poids normal. Tout est normal chez moi. Je suis

* Oui, je sais qu'ici, le football américain c'est le football, pas besoin de préciser, mais moi, quand on me parle de football, je pense à un ballon rond !

désespérante de normalité. Si Dame Nature n'avait pas eu pitié de moi en me dotant de lèvres bien dessinées, je serais entrée au couvent.

À la fin du match, Samuel s'est approché de nous. Il a hésité une fraction de seconde puis m'a lancé un simple « salut ». Mes jambes flageolaient et mon cœur flambait. Oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu, il est venu me parler ! Je n'y crois pas, je n'y crois pas, je n'y crois pas ! Je retombe à quinze ans dès qu'un homme s'approche de moi. Je vous le dis, au cas où cela ne vous aurait pas sauté au visage. J'ai néanmoins réussi à prendre sur moi et à lui rendre son salut. J'ai essayé de transmettre le plus de choses dans ce petit mot de cinq lettres. Le plus de choses étant : je te veux, je t'aime, épouse-moi, fais-moi quatre enfants et allons nous installer dans une ferme près du fleuve. Dire que les gens se saluent tous les jours sans savoir ce qu'ils encourent.

Samuel a enchaîné avec des questions qui, même si elles ne m'ont pas rebutée, manquaient grandement d'originalité. J'étais certaine de les avoir déjà lues dans un livre du style « L'amour de A à Z. Chapitre premier : la première rencontre ».

Numéro un : abordez votre proie en vous inspirant du contexte : « Est-ce que t'as aimé le match ?... Tu viens souvent ?... » Note : si seuls des monosyllabes vous parviennent, laissez tomber, sinon passez à l'étape deux, vantez-vous : « Le quart-arrière est un de mes meilleurs chums... Eh ! mais t'es Française, non ? J'ai passé quelques jours à Paris l'an dernier, c'était... très parisien... »

Euh ??? Je ne me rappelle pas avoir lu ce passage !

— Je vais boire une bière au pub de l'université avec quelques gars de l'équipe, m'a-t-il annoncé alors que je me questionnais encore sur son « très parisien ». Si ça te tente, tu peux te joindre à nous.

– J’y allais justement.

Il a hoché la tête dans un sourire et s’est présenté :

– Je m’appelle Samuel.

– Isabelle.

Une demi-heure plus tard, nous étions assis l’un en face de l’autre et il délaissait ses questions préfabriquées pour toujours. Nous avons discuté de ses études, de son travail à la Coop, de sa sœur qui attendait son premier enfant, de la France aussi. Chaque fois qu’il me regardait avec un peu trop d’insistance, je rougissais et baissais les yeux, comme une vierge à son premier rendez-vous. Il aimait ça. Je le sentais. Il me frôlait la main sans en avoir l’air et je savourais ces contacts éphémères et pourtant si intenses. Vers minuit, telle Cendrillon, je me suis levée pour partir et Samuel m’a demandé mon numéro de téléphone. Le lendemain – le lendemain ! –, il m’appelait pour m’inviter à souper au Café du Monde, un restaurant aux allures de brasserie parisienne sur le bord du fleuve. Des serveurs en veston noir et tablier blanc, du boudin noir et des moules frites sur la carte, et le Saint-Laurent qui se prenait pour la Seine. En fermant les yeux, je pouvais voir la tour Eiffel s’y refléter.

J’ai flotté durant tout le repas. Après avoir payé l’addition, Samuel a suggéré une balade en traversier. Il faisait froid mais pas trop sur le pont. Appuyée contre une balustrade, je sentais la chaleur de son corps et des papillons gambadaient dans mon ventre. On vivait ce moment unique entre deux personnes. Celui où on se regarde en sachant que le premier baiser est imminent. Celui où on peut lire notre désir dans les yeux de l’autre. Celui où les secondes s’étirent jusqu’à l’infini. Samuel m’a prise dans ses bras et m’a embrassée, le Château Frontenac tout illuminé nous contemplait en

souriant. On ne pouvait faire plus romantique, et j'ai craqué. Évidemment. Je suis le prototype parfait de la femme qui se laisse attendrir par toutes ces petites choses.

Je m'ennuie du Samuel que j'ai découvert lors de notre premier rendez-vous, je ne l'ai jamais retrouvé. Il est pourtant toujours aussi sensible et adorable, mais je ne le sens pas investi. Je n'ai d'ailleurs aucune idée de ce qu'il veut ou de ce qu'il attend. On passe des moments agréables, on discute, on sort, on se loue quelques films, on se délecte dans des restaurants divins. Samuel adore la gastronomie. Si on ne se balade pas sur Saint-Joseph, Cartier ou Grande Allée à la recherche d'un endroit où ravir nos yeux et nos papilles sans pour autant amener notre banquier à envisager le suicide, on se commande quelque chose chez un traiteur de quartier.

De l'extérieur, on ressemble à un petit couple amoureux. De l'intérieur, rien n'est plus faux. Notre relation stagne, piétine, et voilà que maintenant, je dois en plus gérer six jours de silence total ! C'est bizarre et... inquiétant. D'habitude, soit je l'appelle trois jours après notre dernier rendez-vous, soit il finit par le faire quand je refuse de décrocher mon téléphone. Je ne viole jamais cette maudite loi des trois jours d'attente. Vous savez, celle qui nous catalogue « dépendante affective à la recherche d'un mec à épingle » si on ne la respecte pas ? Non mais qui a inventé cette stupide règle ? Je lui arracherais bien la tête avec mes dents, à cet imbécile (parce que ça ne peut être qu'un homme), s'il se trouvait en face de moi. Ces trois jours me font l'effet d'une traversée des enfers. À force de sentir mon cœur sauter dans ma poitrine comme une grenouille aussitôt que le téléphone sonne, je vais sans doute finir mes jours foudroyée par une crise cardiaque vers trente ans.

Je me relève, m'installe à mon bureau et commence à pianoter un message à Lucie, ma meilleure amie. Ça ne

changera rien à ma relation avec Samuel, mais au moins, ça me fera du bien.

De moi à Lucie :

« *Objet : J'en ai marre (j'évacue ma frustration) !*

Je veux que mon téléphone sonne, que ce soit Samuel au bout du fil, et qu'il m'invite dans un resto encore plus romantique que le Café du Monde. Là, il m'avouera d'une voix tremblante qu'il est en train de tomber amoureux de moi, que ça lui fait peur, mais qu'il va combattre ses angoisses, car sans moi il n'est plus rien... Est-ce que ça n'arrive que dans les romans de Danielle Steele ? Si oui, qu'on me transforme tout de suite en une de ses héroïnes parce que, pour le moment, c'est presque toujours moi qui décroche cette saleté d'appareil pour appeler Samuel ! Les êtres humains de sexe masculin naîtraient-ils sans le gêne du téléphone, par hasard ? Ça expliquerait bien des choses.

Ah ! Lucie, j'ai beau faire de l'humour, je ne suis plus capable de faire face à cette situation. Samuel m'envoie des signaux on ne peut plus contradictoires. D'un côté, il est si parfaitement adorable quand on se voit que c'en est presque agaçant ; de l'autre, je le sens fermé et réticent à s'investir. Les mecs devraient respecter un code : s'ils ne veulent qu'une histoire de cul, qu'ils arrêtent de se comporter comme s'ils étaient amoureux ! Ce n'est pourtant pas compliqué !

Presque une semaine sans un signe de Samuel ! Une semaine ! Sept jours moins un jour ! Cent soixante-huit heures moins vingt-quatre heures ! Dix mille quatre-vingts minutes moins mille quatre cent quarante ! O.K., j'arrête, sinon je vais finir prof de maths.

Toi, comment ça va ? Toujours dans des questionnements par rapport à ta relation avec Justin ? Jette ton livre de Beigbeder au feu ! Non, l'amour ne dure pas trois ans ! Non, l'amour n'est pas un combat perdu d'avance ! Votre couple n'est pas en train de sombrer, il traverse juste une mauvaise passe, c'est normal. N'oublie pas que je suis là, à n'importe quelle heure, si tu veux discuter. Dors bien, ma belle, même si tu dois déjà dormir.

Isa xxx »

Le début ne laisse pas présager la fin.

Hérodote